

P e t i t t h é â t r e

de famille.



Der Druck ist unter den gesetzlichen Bedingungen gestattet. Dorpat, am 12. März 1831.

M. v. Engelhardt, Censor.

(L. S.)


Petit théâtre

de famille,

à l'usage des enfants de 7 à 10 ans.

Ouvrage dédié aux Dames qui
se destinent à l'état de Gou-
vernante,

par Madame M. D.



R é v a l,

à la librairie de GEORGES EGGERS.
1831.

P r é f a c e .



En dédiant ce petit ouvrage aux dames qui se destinent à l'état de gouvernante, mon but n'a été que d'alléger l'exercice de la langue française à des enfants qui commencent à la parler. Depuis longtemps, les théâtres de société sont reconnus comme un moyen infailible de s'exprimer purement; mais pour que les élèves puissent retirer quelques fruits de ce plaisir, il faut nécessairement que les pièces qu'on leur fait jouer, soient à leur portée: c'est seulement alors qu'ils y mettent l'intérêt et le degré de finesse nécessaires. Un autre avantage qu'offre ce genre de récréation, c'est celui de dompter cette funeste timidité qui, si l'on n'y prend garde, dépasse bientôt l'âge qui peut lui servir d'excuse.

Néanmoins, comme cette défiance de soi-même ne saurait se transformer tout d'un coup, et qu'en même temps nulle part les enfants ne sont aussi dociles qu'ici, j'ai lieu de penser que l'étude de ces petites pièces, jointe à de fréquentes répétitions, ne peut manquer de leur donner, en peu de temps, cette assurance qui seule fait valoir les dons de la nature et les avantages d'une bonne éducation.

Les Espérances déçues.

Comédie en deux actes.

Personnages.

Madame de Palmène.

Polixène }
Almira } ses deux filles aînées.

Elvire sa fille cadette âgée de 8 ans.

Monsieur de Melville, frère de Madame de Palmène, riche propriétaire.

Ninon femme de chambre.

Lafleur domestique.

Les Espérances déçues.

comédie en deux actes.

A c t e p r e m i e r .

Scène I.

Almira. Elvire.

(Le théâtre représente une salle d'étude. On y voit une harpe, un piano, et dans le fond une bibliothèque surmontée de deux sphères. Elvire est assise près d'une table, et paraît absorbée dans ses écrits. Almira vis-à-vis d'elle, est nonchalamment accoudée, et a l'air de s'ennuyer extrêmement.)

Almira.

Y a-t-il longtemps que tu es à l'ouvrage?

Elvire.

Depuis six heures du matin, et le temps s'envole avec une telle rapidité, qu'il me semble qu'il n'y a qu'une demi-heure.

Almira d'un ton dédaigneux.

Je t'en félicite, et ne doute pas que tu ne te fasses bientôt la plus brillante réputation. Déjà tu passes parmi les amis de la maison pour un prodige ; il n'y a que ma soeur et moi qui passions pour des paresseuses, mais heureusement que maman n'est point dupe de ta politique ni de ton hypocrisie.

Elvire.

Si je ne suis jamais jugée que par maman, je puis être tranquille. Mais je crois que c'est elle que j'entends. Quel bonheur!

Scène II.

Almira, Elvire, Polixène.

Polixène

sans faire attention à Elvire, embrasse Almira et l'emmène sur le bord du théâtre.

(d'un air agité.)

Sais-tu la grande nouvelle? Juge, chère Almira, que Mr. de Melville, cet oncle si riche, doit venir aujourd'hui choisir une de nous en qualité de fille adoptive. Sa maison est un vrai palais; Les fêtes et les bals s'y succèdent sans interruption. Quelle joie pour celle qui lui plaira!

Almira.

Mais d'où vient, je te prie, que c'est lui et non sa femme qui prétend faire ce choix?

Polixène d'un ton confidentiel.

Ma tante, entre nous, est la femme du monde la plus ridicule. Elle ne s'occupe qu'à entasser sciences sur sciences, et tu sais assez comme cette espèce de gens est détestable.

Almira en regardant travailler Elvire.

Témoin l'exemple que nous avons sous les yeux, et cependant je suis sûre que notre prétendue savante prépare déjà ses petits moyens.

Polixène.

Que cela ne t'inquiète pas, ma chère soeur, nous avons décidé avec maman qu'Elvire [ne paraîtrait point. Mais j'oublie de te dire que nous devons faire grande toilette. J'ai déjà ordonné qu'on me préparât ma robe de gaze rose qui me va si bien; et toi, si tu veux m'en croire, tu mettras ta bleue qui te donne un air angélique!

(Almira embrasse sa soeur et se regarde avec complaisance dans une glace.)

Almira.

Je crois qu'en effet elle me siéra à merveille; mais avant de songer à notre beauté, ne serait-il pas convenable de nous occuper un peu de nos manières et des phrases que nous débiterons à notre oncle?

Polixène.

Oh! j'ai déjà dans ma tête plus de soixante compliments tous plus spirituels les uns que les autres, et comme sans doute il m'adressera la parole avant

toi, tu verras qu'avec de l'esprit l'on se tire toujours d'affaire.

(Almira d'un air joyeux prend sa soeur par la main et elles sortent.)

Scène III.

Elvire seule et d'un air triste.

Pauvrette que je suis ! personne ne m'aime et cependant quel mal ai-je fait ? Sans doute que telle est la volonté du ciel et que je dois m'y soumettre. (elle se remet au travail. On entend dans le lointain le murmure de plusieurs voix.) Quelle agitation cette visite répand dans la maison ! mais j'entends quelqu'un que me veut-on ?

Scène IV.

Elvire, Ninon.

Ninon.

Je viens vous prévenir, Mademoiselle, que Monsieur votre oncle qu'on attendait pour dîner, s'est fait excuser en s'annonçant pour ce soir. Or comme ces dames sont seules, elles veulent bien vous permettre de prendre place à table.

Elvire.

Je vais vous suivre, Ninon, permettez-moi seulement de mettre mes cahiers en ordre.

Nin'on d'un air impatienté.

Eh laissez-là vos paperasses et courez! votre man n'aime point qu'on tarde à se rendre à ses ordres.

(Elvire sort.)

Scène V.

Nin'on seule.

Cette pauvre enfant me fait pitié, mais que gagnerais-je à m'y attacher! Elle n'a rien à me donner, tandis que ses soeurs ne peuvent manquer de faire fortune, et nous autres gens de service, nous avons pour principe de nous jeter du côté du plus fort. Quelque chose me dit d'ailleurs que Melle. Polixène tournera infailliblement la tête à son oncle et celui-ci ne voudra pas la priver de sa femme de chambre, en sorte que je me trouverai tout-à-coup au milieu des richesses et de l'abondance c'est alors que je mènerai grand train (on sonne) mais partons vite, on nous appelle.

(elle sort.)

A c t e s e c o n d.

Scène I.

(Le théâtre représente un salon.)

Mde. de Palmène. Polixène et Almira en grande toilette. Elvire en petite robe blanche avec un tablier vert.

Madame de Palmène à Elvire.

Maintenant que vous avez diné, mon enfant, retournez dans votre chambre, j'aurai soin de vous envoyer à souper.

(Elvire baise respectueusement la main de sa mère et se retire.)

Scène II.

Mde. de Palmène, Almira, et Polixène qui s'essuie les yeux.

Madame de Palmène à Polixène.

Qu'avez-vous, mon enfant? d'où viennent ces larmes?
(Polixène se jette dans les bras de sa mère.)

Polixène.

O maman! quand je pense qu'il me faudra peut-être vous quitter!

Almira feignant aussi de pleurer.

Pour moi, je mourrai de douleur si mon oncle me donne la préférence.

Madame de Palmène embrassant ses deux filles.

Je conçois, mes chères enfants, tout ce que des ames comme les vôtres doivent éprouver en cette circonstance. Moi-même je ne puis songer au moment de me séparer de l'une de vous, mais si vous réfléchissez qu'il ne nous reste que six mille roubles de rente, et que cependant je n'ai rien retranché au luxe auquel vous êtes habituées, vous comprendrez combien je dois tenir à cette adoption puisque c'est le seul et unique moyen de rétablir nos affaires.

Polixène en baisant la main de sa mère.

Me voilà entièrement résignée; mon oncle peut sans crainte prononcer mon arrêt.

Almira.

Et moi de même mais au reste qu'ai-je besoin de l'être! Il est bien certain que Polixène l'emportera sur moi.

Madame de Palmène.

A vous parler franchement, je le crois aussi.

Polixène d'un air joyeux.

Sans me bercer d'une espérance si flatteuse, je crois cependant qu'il serait prudent que je fisse préparer mes effets d'avance, car les hommes n'aiment guère qu'on les fasse attendre.

Madame de Palmène.

Tu as parfaitement raison, ma fille, et je vais donner les ordres nécessaires. (elle sonne.)

Scène III.

Mad. de Palmène, Polixène, Almira,
Ninon.

Madame de Palmène à Ninon.

Faites-moi le plaisir d'emballer au plus vite les effets de ma fille Polixène, il faut que dans une heure tout soit prêt.

Ninon.

Mademoiselle aura sans doute besoin d'une femme de chambre. Mde. de Palmène semble réfléchir.)

Polixène d'un ton impatienté.

Mon dieu cela va sans dire! soyez prête à me suivre.

Ninon.

Vous pouvez compter sur moi, Mademoiselle.

(elle sort.)

Scène IV.

Mad. de Palmène, Polixène, Almira.

Almira.

J'espère, ma chère soeur, que tu nous écriras souvent, et que les fêtes dont tu vas faire l'ornement, ne nous effaceront point de ton coeur.

Polixène d'un ton protecteur.

Vous pouvez compter que mon premier soin sera d'améliorer votre situation.

Scène V.

Les mêmes, Lafleur.

La fleur.

Madame, je vous annonce Monsieur de Melville.

Polixène un peu émue.

Faites-le entrer. (La Fleur sort.) Il ne s'est point fait attendre; mais préparons-nous.

Scène VI.

Madame de Palmène, Polixène, Almira. Monsieur de Melville qui salue ces dames, puis s'arrête d'un air étonné.

Monsieur de Melville.

Que signifient ces toilettes, comptez-vous sortir ma soeur?

Madame de Palmène d'un ton caressant.

Oubliez-vous, mon cher frère, que votre présence est toujours une fête pour nous!

Monsieur de Melville s'asseyant dans un fauteuil.

Bon, bon, laissons là les phrases et parlons raison; je suis harassé de fatigue. Je n'ai fait depuis ce matin que des visites et j'ai besoin d'être sans façon et sans gêne. (à Polixène et à Almira qui se tiennent près de lui.) Comment vous portez-vous mes nièces?

Polixène en agitant son éventail.

Avec toute l'agitation d'un coeur qui cherche à vous plaire.

Monsieur de Melville.

Oh, oh! vous vous mêlez aussi de faire du Phébus. . . . Mais à propos, ma soeur, d'où vient que je ne vois point ici votre troisième fille? serait-elle malade?

Madame de Palmène.

Ce n'est encore qu'une enfant qui n'est point habituée à paraître lorsqu'il y a du monde.

Monsieur de Melville se levant brusquement.

Morbleu, je voudrais bien savoir si je suis du monde! Allons, Mesdemoiselles, que l'une de vous aille la chercher.

(Polixène d'un air boudeur sonne.)

Monsieur de Melville à Polixène.

Eh bien que signifient ces tons ma nièce? Ne pouvez-vous pas l'aller chercher vous-même?

(Polixène sort avec humeur.)

Scène VII.

Mde. de Palmène, Mr de Melville, Almira.

Mr. de Melville à Mde. de Palmène.

Avec leur éducation délicate, vos filles savent-elles au moins quelque chose?

Madame de Palmène.

Vous allez en juger vous-même, car elles comptent exécuter une sonate et vous les entendrez sur le piano et sur la harpe. (d'un ton confidentiel) Entre nous elles chantent et dansent comme des anges.

Monsieur de Melville hochant la tête.

Tout cela ne mène pas loin, et si comme j'ai lieu de le croire, vos dépenses excèdent vos revenus, que deviendrez-vous avec de pareilles filles?

Madame de Palmène.

Que cela ne vous inquiète pas, mon cher frère, je suis enchantée de mes filles, et c'est l'essentiel.

Scène VIII.

Madame de Palmène, Monsieur de Melville, Almira, Polixène qui amène Elvire.

(Elvire semble craindre d'avancer.)

Monsieur de Melville va à sa rencontre et la prend par la main.

Enfin vous voilà, ma petite amie! venez m'embrasser. (Elvire fait une révérence et embrasse son oncle)

Monsieur de Melville la tenant par la taille.

Comme elle me plaît! Elle est charmante! Quel air de candeur et d'innocence!

(Polixène pendant ce temps se moque avec sa soeur d'Elvire.)

Madame de Palmène d'un air contrarié.

C'est une bonne enfant. Je ne puis dire le contraire. Mais (se tournant vers ses filles) n'est-il pas temps que vous vous fassiez entendre ?

Monsieur de Melville à sa soeur.

Si cette musique est en mon honneur, j'en fais grâce sans mérite: j'en ai assez entendu pour me faire une idée de celle que ces demoiselles peuvent exécuter! faites-moi plutôt donner un verre d'eau, je meurs de soif.

(Elvire court vers la porte pour en aller chercher un.)

Polixène en la regardant.

Où courez-vous ainsi? ne savez-vous pas sonner ?

Elvire d'un air timide.

Mais ne savez-vous pas, ma chère soeur, que les domestiques sont occupés à emballer vos effets ?

Polixène d'un ton menaçant.

Petite sotté! de quels effets parles-tu ?

(Elvire sort.)

Scène. IX.

Mad. de Palmène, Mr. de Melville, Almira,
Polixène.

Monsieur de Melville.

Vous disposeriez-vous à faire un voyage ?

Madame de Palmène très embarrassée.

Mes filles comptent aller passer quelques jours à la campagne.

Monsieur de Melville avec vivacité.

J'espère qu'elles n'emmenent point ma petite amie et que vous me la cédez d'aussi bon coeur que je la désire.

Madame de Palmène froidement.

C'est comme il vous plaira, mais si j'avais un conseil à vous donner je. . . .

Monsieur de Melville l'interrompant.

De grâce, ma chère soeur, laissez là vos conseils, car autant qu'il m'en souvient, jamais nos goûts ne se sont accordés, et tout ce que je vois m'assure qu'ils diffèrent plus que jamais.

Scène X.

Madame de Palmène, Almira, Polixène, Monsieur de Melville, Elvire qui rentre apportant sur un plateau de l'eau et du vin.

Monsieur de Melville après avoir bu.

Que vous êtes obligeante, ma chère fille, car dès aujourd'hui vous m'appartenez, et je vais bientôt vous emmener.

(Elvire se jette dans les bras de sa mère en pleurant.)

Madame de Palmène la repoussant doucement.
Cessez, cessez ces comédies mon enfant ; vos soeurs
et moi sommes persuadées que vous êtes enchantée
de nous quitter.

(Elvire se précipite encore une fois dans ses bras.)

Elvire.

O ma chère mère, me penseriez-vous assez in-
grate pour ne pas sentir le prix de vos bontés !

Madame de Palmène.

Soit, mais puisque votre oncle vous attend, ne le
retenez point par des cérémonies inutiles. (elle l'em-
brasse) Adieu mon enfant, conduisez-vous bien, et
méritez les bontés de vos nouveaux parents. (Elvire
baise respectueusement les mains de sa mère, et embrasse ses
soeurs.)

Monsieur de Melville prenant la main d'Elvire.

Maintenant que cette pauvre enfant a rempli ses
devoirs envers vous, j'espère, ma soeur, que vous
me la laisserez élever selon mon goût, car si elle
devait un jour ressembler à ses soeurs, je l'enfer-
merais dès ce soir dans un couvent.

Scène. XI.

Mad. de Palmène, Mr. de Melville, Polixène,
Almira, Elvire, Ninon, Lafleur.

(Un murmure de voix se fait entendre, Lafleur et Ninon
entrent chargés de paquets.)

Ninon d'un air furieux à Monsieur de Melville.

Daignez, Monsieur, mettre ordre aux grossièretés

de votre cocher, qui ne veut pas que nous plaçons dans votre voiture les effets de Mademoiselle. (en montrant Polixène.)

Monsieur de Melville à sa soeur d'un air surpris.
Que dit cette fille?

Polixène hors d'elle.

Rien mon oncle; (à Ninon) emporte vite ces paquets.

Monsieur de Melville à Laffleur.

A qui mon cocher a-t-il dit des grossièretés, parle?

Laffleur.

Ma foi, Monsieur, il m'en a dit autant qu'à Ninon.

Monsieur de Melville veut sortir.

Ce drôle là, je vais l'arranger!

(Madame de Palmène et ses filles l'arrêtent et le retiennent.)

Madame de Palmène à Monsieur de Melville.

C'est un malentendu, mon frère; de grâce restez.

Polixène à part.

Dieu que vais-je devenir!

Monsieur de Melville à Ninon et à Laffleur.

Suivez-moi, je veux savoir ce qu'il en est.

(ils sortent)

Scène XII.

Madame de Palmène, Polixène, Almira,
Elvire.

Madame de Palmène.

Quelle affreuse situation! que vais-je lui dire!

Polixène tombant dans un fauteuil.

Suis-je assez punie de ma présomption!

Almira à sa soeur.

Que je me loue, maintenant, de n'avoir pas partagé vos espérances!

(On entend Monsieur de Melville qui rit aux éclats.)

Scène XIII.

Tous les personnages.

Monsieur de Melville à sa soeur d'un ton moqueur.

Je suis au désespoir de ne pouvoir réaliser les désirs de votre aimable fille, mais je crois qu'elle doit s'attendre, ainsi que vous, à voir plus d'une fois ses espérances déçues.

Le jour de naissance

ou

L'offrande inattendue.

Comédie en un acte.

Personnages.

Monsieur de Volange propriétaire.

Madame de Volange.

Alfred leur fils.

Clothilde }
Virginie } leurs filles.

Le jour de naissance

ou

L'offrande inattendue.

Comédie en un acte.

Scène I.

Clothilde, Virginie.

(Le théâtre représente un salon. Clothilde est assise près d'une table couverte de dessins et d'ouvrages en broderie qu'elle arrange dans une corbeille ornée de fleurs. Virginie debout auprès d'elle, [semble admirer ces divers objets,])

Virginie.

Que vous êtes heureuse, ma chère soeur, de savoir faire de si jolies choses! comme vous devez attendre le réveil de maman pour les lui offrir!

Clothilde.

Mais toi, ma petite amie, que comptes-tu lui donner?

Virginie mystérieusement.

Soyez tranquille. J'espère aussi lui être agréable.

Clothilde d'un air triste.

Hélas! malgré nos apprêts et toutes les peines que nous nous donnons pour fêter le jour de naissance de la meilleure des mères, nous ne parviendrons point à bannir de son coeur, la douleur que lui cause l'absence de notre frère. Si encore il n'était qu'absent, mais voilà un an révolu qu'il est comme mort pour nous.

Virginie voyant sa soeur qui s'essuie les yeux.

Ces vilains garçons! ils ne sont pas plus sensibles que des pierres. . . . Mais je crois entendre papa. Sans doute il vient nous annoncer que maman va paroître.

Scène II.

Clothilde, Virginie, Monsieur de Volange.

Monsieur de Volange.

J'étais bien sûr, mes chères enfants, de vous trouver occupées de votre mère. (il les embrasse) Oh! pourquoi ce jour ne peut-il nous réunir tous! Que ne donnerais-je pas pour savoir ce qu'est devenu mon Alfred!

Scène III.

Clothilde, Monsieur de Volange.

Clothilde.

Sans doute que mon oncle l'aura emmené en Espagne.

Monsieur de Volange.

C'est ce qui m'inquiète le plus, car dans ce pays les fièvres épidémiques y règnent toute l'année. . . . (il écoute) J'entends ta mère, . . . si tu as quelque chose à lui offrir, hâte-toi de le préparer.

Scène IV.

Clothilde, Monsieur de Volange, Madame de Volange en robe du matin.

Clothilde court à sa rencontre, l'embrasse et lui présente sa corbeille de fleurs.

Chère et bonne maman! daignez agréer ce gage de mon amour. Vous trouverez sous ces fleurs quelques dessins et une garniture de bonnet que je n'aurais osé vous offrir, si je ne connaissais pas votre extrême indulgence!

Madame de Volange attendrie.

Chère Clothilde, combien ton attention me rendrait heureuse si. . . . Mais laissons les souvenirs déchirans. (elle sort de la corbeille tous les objets qui y sont) Que tu dois être satisfaite mon enfant,

d'avoir si bien saisi mes goûts! Jamais encore, je n'ai reçu d'aussi jolies choses! Mais d'où vient que ma petite Virginie n'est point ici?

Monsieur de Volange à sa femme.

Sans doute qu'elle te prépare son offrande.
Nous allons voir en quoi elle consiste.

Scène V.

Clothilde, Monsieur de Volange, Madame de Volange, Virginie qui vient en sautant et se jette dans les bras de sa mère.

Virginie.

Chère petite maman, il y a un postillon qui a quelque chose à vous remettre.

Madame de Volange se lève et va à la rencontre du messager qui lui remet une lettre. Elle lit l'adresse.

Dieu c'est l'écriture d'Alfred! (elle tombe dans un fauteuil chacun l'entoure, Monsieur de Volange prend la lettre et la lit) Mes chers parents!

„J'espère avant trois jours être dans vos bras.
„Attendez votre enfant, comme il attend lui-même
„l'instant heureux où il pourra vous renouveler sa
„tendresse et son respect.“

Madame de Volange.

Pourrai-je supporter un tel bonheur! ô que ces trois jours vont me paraître longs!

Virginie.

Eh bien! chère maman, il est un moyen très simple d'abrégé ce temps. Faites comme moi (elle saute au cou du postillon).

Monsieur de Volange regardant le messager de plus près.

Ciel! c'est notre Alfred! (il le serre contre son coeur)

Madame de Volange se levant.

Quoi! Se pourrait-il? (Alfred se jette dans ses bras.)

Alfred.

Oui, c'est votre fils. Si je ne me suis pas d'abord montré, n'en accusez que Virginie qui a imaginé de me transformer en postillon.

Virginie à sa soeur.

Ne vous ai-je pas dit ce matin, ma chère soeur, que mon offrande aurait aussi son petit mérite!

Monsieur de Volange à Virginie.

Tu as arrangé les choses comme un ange
(à son fils) mais toi, mon enfant, d'où vient que depuis un an, tu ne nous as donné signe de vie?

Alfred.

Hélas, mon père, n'en attribuez la cause qu'au sort qui en me conduisant en Espagne, a voulu que je m'y trouvasse pendant les ravages qu'y exerçait la fièvre jaune. C'est ainsi que je n'ai pu ni vous écrire, ni vous rejoindre.

Madame de Volange.

O mon enfant, maintenant que le ciel nous a réunis, promets-moi que tu ne songeras plus à nous abandonner!

Alfred.

Soyez tranquilles, mes chers parents, tout jeune que je suis, l'expérience m'a déjà prouvé d'une manière cruelle qu'il n'est de repos ni de bonheur qu'au sein de sa famille. Mais il est l'heure du déjeuner, allons nous mettre à table et je vous raconterai un peu plus au long mes aventures.

La petite arrogante.

Comédie en un acte.

Personnages.

Madame de Sénange.

Agathe sa fille aînée.

Cécile }
Julie } ses filles cadettes.

Florine femme de chambre.

Antoine domestique.

La petite arrogante.

Comédie en un acte.

Scène I.

Florine seule.

(Le théâtre représente un salon dont les fenêtres ouvertes donnent sur le jardin. = Florine arrose des pots de fleurs.)

(D'un air malin.)

Je connais quelqu'un qui sera cruellement trompé avant que la journée se soit écoulée. Mais au reste, que mérite l'arrogance sinon des mécomptes! Mademoiselle Agathe prétend nous commander en l'absence de sa maman. Nous allons voir comment elle s'y prendra. (elle écoute) Ne serait-ce point elle que j'entends venir. Ha! c'est ma chère Cécile, pauvre enfant! elle paraît tout inquiète.

Scène II.

Florine, Cécile (courant au devant d'elle).

O ma bonne Florine, juge ce que je viens d'apprendre; c'est Agathe qui remplace Maman en son absence. Elle vient de nous ordonner de lui obéir en tout, et nous menace de nous punir sévèrement si nous osons lui résister.

(Florine part d'un éclat de rire.)

Cécile d'un ton de reproche en s'essuyant les yeux.

Comment peux-tu ainsi rire de nos tourmens? ne sais-tu donc pas, que maman la considère déjà comme une grande fille et qu'elle.

Florine l'interrompant.

Elle serait grande comme l'église de notre paroisse, que je ne la craindrais pas! Laissez la seulement venir! Mais où est Julie?

Cécile d'un air inquiet.

Je ne sais pas, je l'ai laissée au jardin. (elle s'approche d'une des fenêtres et l'appelle à plusieurs reprises.)

Scène III.

Florine, Cécile, Julie.

Julie d'un air effrayé à sa soeur.

Agathe m'a-t-elle demandée? lui a-t-on dit que j'étais au jardin? Bon Dieu, comme le coeur me bat!

Florine en riant.

Et quand elle vous aurait demandée, serait-ce une raison pour vous effrayer ainsi.

Julie.

Ah! Florine, si tu savais comme tout-à-coup elle a changé! hier encore, elle était la meilleure fille du monde; aujourd'hui elle prend un ton d'y penser me rend malade.

Florine haussant les épaules.

Il y a bien de quoi?

Cécile.

Ce matin, dès que nous avons eu pris congé de Maman, elle s'est mis une robe toute garnie de falbalas, une écharpe rouge et un chapeau à plumes; à présent elle ne marche plus qu'ainsi: (Cécile contrefait Agathe)-

Florine d'un ton moqueur.

Je conviens que c'est terrible. Mais cette fois c'est bien elle que j'entends. (à Cécile et à Julie)
N'ayez pas peur.

Scène IV.

Florine, Cécile, Julie, Agathe qui s'avance en regardant avec une lorgnette ses soeurs et Florine.

Agathe d'un ton arrogant.

Que faites-vous ici, Mesdemoiselles? Pourquoi

n'êtes-vous pas à l'étude, répondez? (Julie se presse contre Florine en faisant signe à sa soeur de répondre.)

Cécile.

C'est que maman nous a accordé cette journée, pour jouer avec nos poupées.

Agathe d'un air impérieux.

Eh bien, Mesdemoiselles, pour vous prouver que moi seule ai le droit de vous commander, je vous ordonne à l'instant d'aller chacune dans votre chambre et d'y rester, jusqu'à ce qu'il me plaise de vous faire appeler.

(Cécile et Julie se retirent en pleurant.)

Scène V.

Agathe, Florine.

Agathe.

A dater d'aujourd'hui, je vous défends, Florine, de remettre les pieds dans ce salon.

Florine d'un ton assuré.

Si je suis ici, Mademoiselle, ce n'est que pour vous prévenir, que Madame votre maman m'a permis de visiter mes parents et que je vais à l'instant profiter de sa bonté.

(elle sort)

Scène VI.

Agathe seule regardant sortir Florine.

Impertinente! qui au lieu de se tenir à distance, ose me parler comme si elle était mon égale! (elle se promène d'un air agité.) Que Maman reste seulement une semaine absente, et elle verra si je sais mettre cette valetaille à la raison! Dès demain je veux et je prétends que tout plie à mes ordres! Je suis lasse de me voir confondue avec le vulgaire; il est temps que je me fasse connaître. Mais si Florine sort qui m'habillera? (d'un air furieux) Non! il ne sera pas dit que cette insolente me fasse la loi! il faut qu'elle reste et je vais le lui ordonner. (elle sonne)

Scène VII.

Agathe, Antoine.

Antoine.

Que désirez-vous, Mademoiselle?

Agathe.

Courez ordonner à Florine de rester.

Antoine.

C'est trop tard, Mademoiselle, elle est déjà bien loin.

Agathe hors d'elle.

Puisqu'il en est ainsi, je vous ordonne d'aller mettre votre grande livrée et de me suivre.

Antoine.

Cela est impossible, Mademoiselle, Madame m'a défendu de quitter la maison. (Agathe furieuse se jette dans un fauteuil et peut à peine respirer.) Mademoiselle désirerait-elle un verre d'eau?

Agathe d'un air dédaigneux.

Il vous sied bien d'oser m'offrir vos services!.... Allez dire au cocher que je lui ordonne d'atteler les chevaux blancs à la calèche.

Antoine.

La calèche est chez le carrossier et le cocher vient d'emmener les chevaux chez le maréchal ferrant.

Agathe jetant son chapeau avec colère.

Eh bien, moi aussi je quitterai la maison et je n'y remettrai jamais les pieds! (La porte du fond s'ouvre, et Madame de Sénange accompagnée de ses filles et de Florine paraît aussitôt.)

Scène VIII.

Madame de Sénange, Cécile, Julie, Florine,
Antoine, Agathe.

Madame de Sénange à Agathe.

Eh bien, Mademoiselle, puisque vous voulez quitter la maison, ma voiture vous attend; j'espère que le pensionnat où va vous conduire Florine vous enseignera à gouverner en mon absence.... Avez-vous pu croire, petite arrogante que vous êtes,

que j'irais livrer, à votre despotisme, ces innocents enfants? (elle montre Cécile et Julie) Que j'exposerais de fidèles serviteurs à vos injurieux caprices? Partez Mademoiselle! et ne vous faites pas répéter cet ordre. (Agathe tout en pleurs se jette aux pieds de sa mère.)

Madame de Sénange la repoussant.

C'est inutile, Mademoiselle, votre arrêt est prononcé, il faut obéir.

Cécile à sa mère en lui baisant les mains.

Chère et bonne maman, laissez-vous fléchir!

Julie se jette dans les bras de sa mère.

Elle ne commettra plus cette faute!

Madame de Sénange les prenant par la main.

Mes chères enfants, vous avez fait votre devoir, laissez-moi remplir le mien, et rappelez-vous que l'arrogance trouve, tôt ou tard, son châtement.

Le petit espiègle.

Comédie en trois actes.

Personnages.

Monsieur d'Olmond.

Ernest, son fils aîné.

Isaure, sa fille.

Betty femme de chambre d'Isaure.

Léonard domestique.

Der Druck ist unter den gesetzlichen Bedingungen gestattet.

Dorpat, den 25. März 1831.

M. v. Engelhardt, Censor.

Le petit espiègle.

Comédie en trois actes.

A c t e p r e m i e r .

Scène I.

(Le théâtre représente la cabinet de Mr. d'Olmond Léonard le met en ordre.)

Léonard seul.

Voici le moment où Monsieur va venir; Betty doit lui avoir dit que je désirais lui parler. (il prend une prise de tabac) C'est singulier qu'il ne me fasse pas demander. Peut-être se doute-t-il de ce que j'ai à lui dire; quoi qu'il en soit, je tiendrai ferme à ma résolution, car un homme (il prend encore du tabac) doit avoir du caractère. (il écoute) Je crois que c'est lui allons, ne nous laissons pas intimider.

Scène II.

Léonard, Mr. d'Olmond en surtout du matin.

Mr. d'Olmond.

J'apprends, mon ami, que tu désires me parler. qu'as-tu à me communiquer?

Léonard embarrassé.

Ah! Monsieur ce que j'ai à vous dire ne vous fera guère plaisir. Mais puisqu'il le faut, je dois bien vous prévenir qu'il m'est impossible de rester davantage à votre service.

Mr. d'Olmond surpris.

Et la raison je te prie?

Léonard.

Ma foi, Monsieur, c'est que les espiègeries de Monsieur votre fils, ne me laissent respirer ni jour ni nuit et que.

Mr. d'Olmond l'interrompant.

Et tu voudrais quitter une place que tu remplis depuis six ans, pour de pareils enfantillages?

Léonard.

Ah, Monsieur, si vous appelez cela des enfantillages que votre volonté soit faite.

Mr. d'Olmond.

Et de quel nom veux-tu que je les appelle?

Léonard.

Vous les appellerez comme il vous plaira, Monsieur, mais je ne saurais m'exposer davantage à avoir le visage et les yeux brûlés par les pétards que Monsieur Ernest place chaque jour sous la cendre.

Mr. d'Olmond d'un ton de reproche.

Comment m'as-tu laissé ignorer la conduite de mon fils ?

Léonard.

Eh, Monsieur, parce qu'il faudrait à chaque minute vous incommoder. Monsieur Ernest non content de nous tourmenter sans relâche, est parvenu à effrayer tellement Mademoiselle Isaure, que la pauvre enfant n'ose pas traverser de nuit une chambre, sans que l'un de nous l'accompagne.

Mr. d'Olmond d'un air pensif.

Ceci est plus sérieux que je ne le pensais ! Ecoute, il me vient une idée. Faisons-lui accroire que je sors ce soir, et lorsqu'il me croira parti, je me cacherai dans quelque coin. (il regarde autour de lui) Tiens, dans cette armoire où sont mes livres ; arrange-la en conséquence, entends-tu ?

Léonard.

Ma foi, Monsieur, si vous avez le courage de tenter l'aventure, je ne doute pas que vous ne preniez Monsieur Ernest sur le fait, car c'est le soir ordinairement qu'il attend ici sa soeur pour la tourmenter.

Mr. d'Olmond.

Eh bien, Léonard, je compte sur toi. Ne manque pas de dire à mon fils, si tu le vois, que j'ai une course à faire à la campagne.

Léonard.

Cela suffit, Monsieur, comptez sur moi.

(Mr. d'Olmond sort.)

Scène III.

Léonard, Ernest.

Ernest en entrant.

Que te voulait mon père si matin?

Léonard.

Me donner ses ordres pour la journée, car d'abord après diner, il compte aller visiter son oncle?

Ernest.

Il ne viendra donc que très tard?

Léonard.

C'est probable.

Ernest.

(à part) Quel mensonge! j'ai tout entendu. (à Léonard) J'ai en tête un projet que je meurs d'exécuter. Puis-je compter sur toi?

Léonard.

Si ce n'est pas de quelque méchanceté qu'il s'agit. . . . Pourquoi pas!

Ernest lui présentant la main.

C'est donc dit. Tu me promets ton aide. Eh bien ce soir tu sauras ce qu'il en est. (il sort d'un air malin)

Scène IV.

Léonard le regardant sortir.

Petit vaurien, je te ferai connaître! (d'un air inquiet)
Mais ne serait-il pas allé du côté de ma chambre
. . . . allons voir.

A c t e s e c o n d .

Scène I.

Isaure, Betty.

(Isaure brode près d'une table, Betty arrive et ôte les livres de l'armoire.)

Isaure étonnée.

Pourquoi videz-vous cette armoire?

Betty.

Votre papa prétend qu'elle est remplie de souris et craignant pour ses livres, il a ordonné qu'on les transportât dans sa chambre.

Isaure.

Mais cela vous donne bien de la peine, pour-

quoi n'appellez-vous pas mon frère, il vous aiderait avec plaisir.

Betty remplissant sa corbeille.

Le ciel m'en préserve! Je sais trop ce qu'il en coûte pour le voir; ce matin encore, tandis que je parlais à un marchand, ce petit lutin m'a enlevé mon bonnet avec un crochet et l'a jeté dans le canal.

(Isaure riant.)

Betty avec humeur.

Oui, riez Mademoiselle, vous ne rirez pas toujours de ses espiègeries.

(Ernest arrive sur la pointe des pieds, et dès que Betty a placé sur sa tête la corbeille de livres, il se glisse derrière elle, la saisit par la taille. Betty jette un cri, Ernest s'enfuit et la corbeille tombe.)

Scène II.

Isaure, Betty, Mr. d'Olmond.

Mr. d'Olmond d'un air effrayé.

Que signifie ce bruit?

Isaure.

Je ne sais pourquoi Betty a crié; je n'ai rien vu.

Mr. d'Olmond à Betty.

Je vous prie, Betty, de ne pas oublier que vous n'êtes pas seule ici.

Betty pleurant.

Plût au ciel, Monsieur, qu'il n'y eût que moi, je ne courrais pas le risque d'être effrayée vingt fois par heure.

Mr. d'Olmond.

Osez encore dire que c'est mon fils qui est l'auteur de ce vacarme!

Betty.

Si ce n'est lui, c'est alors le diable!

(elle emporte ses livres)

Mr. d'Olmond.

De pareilles raisons font pitié.

(il sort par la porte du fond)

EX LIB. inst. Tart.

Scène III.

Isaure reprend sa broderie, Ernest après s'être assuré que sa soeur est seule, vient prendre place vers elle.

Isaure.

Comment n'as-tu pas honte, mon frère, de tourmenter sans cesse cette pauvre fille; elle est tout en larmes.

Ernest.

Eh bien puisque la moindre frayeur la met dans cet état, je lui en ferai tant et tant, qu'il faudra bien qu'elle s'y habitue.

Isaure.

Prends garde, toi-même, Ernest, qu'on ne t'habitue à vivre ailleurs que dans cette maison.

Ernest.

Oh! je m'attends bien que tôt ou tard, papa me reléguera dans quelque pensionnat; mais d'ici là (il se frotte les mains d'un air malin) j'espère faire venir plus d'un cheveu gris à Monsieur Leonard et à Mademoiselle Betty. . . . Mais en te parlant, j'oublie que j'ai encore quelques petits préparatifs à faire à l'instant je serai de retour.

Isaure inquiète.

Ernest, de grâce, reste avec moi?

Ernest.

C'est pour ne plus te quitter que je vais achever mes affaires.

Scène IV.

Isaure seule.

Qu'il est dommage qu'un coeur si bon soit gouverné par une tête si mauvaise! je suis sûre qu'il va tramer quelque chose contre Betty ou contre Léonard. . . . Mais j'entends quelqu'un n'offrons point l'occasion de se plaindre d'Ernest et retirons-nous.

Léonard seul regardant autour de lui.

Scène V.

On ne saurait trop prendre de précautions avec ce petit lutin. (il s'approche de l'armoire, l'ouvre et en enlève les étagères) Maintenant faisons quelques petits trous à la porte afin que notre maître puisse, sans étouffer, observer son cher fils. (Pendant que Léonard travaille à l'armoire, on aperçoit Ernest qui passe de temps en temps la tête au travers de la porte du fond et qui contrefait du geste Léonard.) Maintenant que tout est prêt, je vais servir le dîner afin que Mr. d'Olmond puisse venir s'établir ici pendant que les enfants joueront.

Acte troisième et dernier.

Scène I.

(Il fait nuit. Léonard seul, s'avance à tâton vers l'armoire et dit à demi-voix.)

Monsieur, êtes-vous déjà ici? (point de réponse)
C'est singulier. (il ouvre l'armoire) Qui peut retenir si longtemps mon maître. (il entre dedans) On est très bien ici! Mais je crois entendre quelqu'un . . . restons-y. (il s'enferme.)

Scène II.

(Ernest tenant un bougeoir, précède sa soeur qui tient sa corbeille à ouvrage.)

Isaure.

Tu me promets donc, mon frère, de passer la soirée ici et de ne rien faire de mauvais.

Ernest.

Je t'en ai donné ma parole. . . . Mais si je ne fais rien je m'ennuierai. Laisse-moi prendre un livre dans l'armoire.

Isaure.

Il n'y en a plus; papa les a fait transporter chez lui, pour les mettre à l'abri des souris.

Ernest malignement.

Comment il y a des souris dans cette armoire? oh bien je vais les arranger! (il prend le bougeoir de sa soeur.)

Isaure.

Pourquoi emportes-tu ma lumière?

Ernest.

Je vais à l'instant te la rapporter.

Scène III.

(Au moment où Ernest sort, Mr. d'Olmond arrive doucement et se dirige vers l'armoire.)

Isaure dans l'obscurité.

Que va-t-il encore faire? (elle écoute) serait-il capable de profiter des ténèbres pour me jouer quelque tour! . . . Mais pourquoi resterais-je ici, je vais voir ce qu'il fait.

(elle sort en tatonnant.)

Scène IV.

(Mr. d'Olmond se hâte d'ouvrir l'armoire; Léonard en sort.)

Léonard à voix basse.

Ne vous effrayez pas, Monsieur, c'est moi, entrez.

Mr. d'Olmond.

Tu avais bien besoin de te tenir là! Mais chut! (il écoute) retire-toi.

(Léonard sort par une porte de côté, tandis qu' Ernest entre par celle du fond, un gros chat sous le bras et s'avance avec précaution vers l'armoire; Mais au moment qu'il l'ouvre, Mr. d'Olmond le saisit brusquement par le bras et Ernest crie en laissant échapper l'animal.)

Scène V.

Mr. d'Olmond, Ernest, Isaure, Betty,

Léonard qui apporte des lumières.

Monsieur d'Olmond en tenant son fils.

Ha! je vous y prends, Monsieur, et c'est ainsi que vous profitez des instants que vous me croyez absent! Dès demain vous quitterez ma maison. Jusque là je vous ordonne de ne pas quitter la chambre.

Isaure en pleurs se jette aux pieds de son père.

Cher et bon papa, daignez lui pardonner encore cette fois je vous donne ma parole qu'il ne fera plus d'espiègeries.

Mr. d'Olmond relevant sa fille.

En me demandant la grâce de ce mauvais sujet, tu ignores, mon enfant, que Léonard et Betty ont

tellement à s'en plaindre, qu'ils ne veulent plus rester à mon service.

(Ernest supplie du geste Léonard et Betty de parler en sa faveur.)

Léonard.

Eh bien, Monsieur, puisque cela fait tant de peine à Mademoiselle Isaure, pardonnez-lui et n'en parlons plus.

Mr d'Olmond à Ernest.

Avant de prononcer, je désire savoir, Monsieur, quelle était votre intention, en jetant le chat dans l'armoire ?

Ernest.

Papa, je vous avouerai franchement que ce matin, j'ai entendu toute votre conversation avec Léonard. Piqué de ce qu'il vous avait porté des plaintes contre moi, je l'ai guetté toute la journée et le voyant entrer dans cette armoire, j'ai voulu lui faire passer un mauvais moment. . . . Dieu m'est témoin que j'ignorais que vous eussiez pris sa place !

Isaure.

Vous entendez, cher papa, il ne vous dissimule pas même ses pensées les plus secrètes. . . . Pourriez-vous résister à ma prière !

Mr. d'Olmond.

Eh bien, ma chère Isaure, je te charge de mon pardon.

Ernest sautant au cou de son père.

Et moi je me charge des remerciemens de ma soeur.
(tandis qu'Isaure embrasse son père, Ernest sort.)

Scène VI.

Mr. d'Olmond.

Le voilà encore qui sort . . que va-t-il faire? . .

Isaure.

Ho! ce n'est pas dans cet instant que nous avons sujet de le craindre.

Scène VII.

Les Mêmes, Ernest tenant une bourse pleine d'argent.

Ernest à son père.

Permettez, cher papa, que je célèbre le premier jour de ma réforme par un acte de justice.

Mr. d'Olmond.

Je ne demande pas mieux, mon fils.

Ernest à Léonard en lui donnant la moitié de la somme.

Tiens, mon ami, voilà de quoi remplacer par du bon tabac, tout le sable que j'ai mis si souvent dans ta tabatière. (se tournant vers Betty) et voici de quoi remplacer le bonnet que je vous ai jeté dans le canal. (Léonard et Betty le remercient.)

Mr. d'Olmond.

O mon enfant, conserve ton cœur, et puisse ce jour, convertir entièrement et pour toujours, ton penchant à l'espièglerie.

Le bienfait mystérieux.

Comédie en trois actes.

Personnages.

Madame de Beauval.

Ferdinand }
Elvina } ses enfants.

Miss Kitty bonne des enfants.

Marthe vieille paysanne dont la maison a été incendiée.

Le bienfait mystérieux,

Comédie en trois actes.

A c t e p r e m i e r .

Scène I.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une cabane des plus misérables. Marthe est assise sur un peu de paille; près d'elle est une mauvaise table sur laquelle brûle une lampe.)

Marthe seule.

Que sont devenus mes pauvres enfants! Hélas! aurais-je jamais pensé qu'un jour ils seraient exposés à aller solliciter des passants quelque aumône. (elle regarde au travers de la fenêtre) la nuit est des plus obscures, où peuvent-ils être restés! . . . Notre dame du château a bien promis de me secourir, mais les grands ont tant de besoins qu'il est quelquefois bien difficile d'en obtenir une bagatelle! cependant M^{de}. de Beauval sait assez que ma pauvreté ne provient ni du désordre. . . . Hélas n'a-t-elle pas vu de ses fenêtres les flammes qui consumaient ma maison. . . . (elle pleure.)

(on entend frapper à la porte.)

Marthe surprise.

Qui peut venir à ces heures! Cela ne peut être mes enfants, ils savent bien ouvrir la porte. (on heurte encore) Qui est là? (on répond.) amis! (Marthe ouvre et deux enfants paraissent.)

Scène II.

Marthe, Ferdinand, Elvina tenant son frère par la main et craignant d'avancer.)

Marthe.

Que souhaitez-vous mes beaux enfants?

Ferdinand.

Nous avons appris votre malheur et nous venons vous visiter. (il regarde autour de lui) Bon dieu! et vous êtes toute seule ici!

Marthe.

Hélas oui, mon petit Monsieur; mais vous, puis-je vous demander d'où vous venez si tard?

Elvina.

Ho! que cela ne vous inquiète pas, bonne femme, nous demeurons tout près d'ici. . . . Mais n'avez-vous pas deux enfants?

Marthe soupirant.

Oui, ma belle demoiselle, mais depuis ce matin ils sont allés implorer quelques secours. . . . Sans doute qu'ils n'ont rien obtenu, puisqu'ils ne reviennent pas.

Elvina d'un air peiné.

Ne désespérez pas. . . . Dieu est si bon! Vous verrez qu'il aura pitié de vous. . . . Qui est-ce qui ne sait pas que votre maison a brûlé. (Ferdinand pose doucement sa bourse sur la table) Que je voudrais pouvoir vous donner quelque chose! Mais je n'ai que des bonbons dans mon sac; (elle les sort) vous donnerez cela à vos enfants.

Marthe en prenant le paquet.

Grand merci, Mademoiselle.

Ferdinand.

Vous pouvez compter, bonne femme, que nous parlerons de votre situation à Maman. . . . Prenez courage.

Marthe en pleurant.

Hélas! mon jeune Mr., depuis trois jours que je suis sans pain, voilà le premier bienfait qui je reçois.

Ferdinand en s'essuyant les yeux.

Je vous le répète, votre sort va changer. (on entend quelque bruit; Ferdinand et sa soeur regardent la porte d'un air effrayé.)

Elvina,

C'est sans doute nous qu'on vient chercher mon frère, hâtons-nous de partir.

Marthe ouvrant la porte et regardant.

Ce n'est rien, mes petits enfants, ne vous inquiétez pas.

Ferdinand regardant sa montre.
Ciel! il est déjà huit heures! Partons bien vite
ma soeur. . . . Bonne nuit, brave Marthe.

Elvina prenant son frère par la main.
Nous reviendrons vous voir. (ils sortent)

Scène III.

M a r t h e seule.

Bons petits anges! Que ne puis-je les accompagner; mais je suis si faible. (elle se rassied) A peine puis-je me soutenir. . . . (elle regarde la table) Qu'est-ce qui brille si fort. (elle se lève et s'approche de la lampe) Dieu de bonté! une bourse pleine d'argent! ô mes pauvres enfants! que n'êtes-vous ici pour partager ma joie (elle prend la bourse et la vide) comptons combien il y a de pièces! (elle compte) dix! . . . je n'en ai jamais possédé le quart! . . . Mettons le tout dans le paquet de bonbons (elle l'ouvre et y trouve encore de l'argent) Encore de l'argent! quelle richesse! comment témoigner ma reconnaissance? (elle est pensive) Mais qu'est-ce que ces bons enfants ont oublié ici? (elle ramasse le fichu rose d'Elvina et les gants de Ferdinand) De quelle manière leur rendre ces effets! Je ne sais ni leur nom, ni leur demeure. . . . Cependant je vais aller à leur recherche. . . . Mon coeur brûle d'ailleurs du besoin de les remercier. (elle sort)

A c t e s e c o n d.

Scène. I.

(Le théâtre représente un salon très élégant. Madame de Beauval assise près d'une table ornée de fleurs, brode au métier.)

Madame de Beauval seule.

C'est singulier que mes enfants tardent tant à paroître. Il y a plus d'une heure que j'ai fait dire à Miss Kitty de me les amener. Oh que je voudrais n'avoir que des caresses à leur faire! Mais il est des occasions où une mère doit savoir être ferme. (elle écoute) Je crois que ce sont eux que j'entends. Allons, tâchons de faire notre devoir.

Scène II.

Madame de Beauval, Ferdinand, Elvina,
Miss Kitty.

Madame de Beauval d'un ton sévère.

Eh bien, Monsieur et Mademoiselle, approchez-vous? (Les deux enfants avancent d'un air inquiet et saluent leur mère.)

Madame de Beauval à Ferdinand.

Qu'avez-vous fait de vos gants, Monsieur; Miss Kitty ne les a point trouvés?

Ferdinand embarrassé.

Je ne sais où je les ai laissés mais je les ai cherchés inutilement.

Madame de Beauval.

Et vous, Mademoiselle, vous osez paraître sans fichu ? qu'avez-vous fait du vôtre ?

Elvina.

Chère maman, je l'aurai sans doute perdu en jouant avec mon frère.

Miss Kitty.

Ce n'est pas au moins dans le parc, car pour vous trouver, je l'ai parcouru dans tous les sens et je n'y ai rien aperçu.

Madame de Beauval à ses enfants.

Je vous défends de reparaitre ici sans ces objets, et si demain matin vous ne les avez pas, je vous mets au pain et à l'eau toute la journée on n'a jamais vu un manque de soin pareil retirez-vous et ne vous le faites pas répéter.

(les enfants pleurent)

Miss Kitty les emmène.

Je vous ai bien prédit que vous seriez punis. Cela vous corrigera pour l'avenir.

Scène III.

Madame de Beauval seule.

Qu'il m'en a coûté pour être sévère à ce point ! Mais quand on songe que la négligence conduit à tous les désordres, on ne saurait assez lui faire la

guerre. Néanmoins comme mon coeur souffre d'avoir été forcé de sévir en cette occasion, je vais tâcher de le calmer en allant visiter la pauvre Marthe. Le tableau qu'on m'a fait de sa situation est si affreux, que je tremble de la trouver expirante de besoin. (elle sort)

A c t e t r o i s i è m e .

Scène I.

(Le théâtre représente la chambre des enfants. Miss Kitty travaille vers une table. Elvina et Ferdinand sont chacun debout dans un coin.)

Miss Kitty, Elvina, Ferdinand.

Elvina d'un ton suppliant.

Chère Miss, permettez-moi de parler à mon frère ?

Miss Kitty.

Vous n'avez rien à lui dire, Mademoiselle; quand on est en punition, ce n'est pas pour jaser.

Ferdinand.

Mais maman en nous privant de sa présence, ne nous a pas défendu d'être ensemble.

Miss Kitty avec impatience.

Que signifient ces observations, Monsieur; oubliez-vous que vous me devez l'un et l'autre, soumission et obéissance ?

Elvina en pleurs.

Mais bonne Miss, en quoi avons-nous pu vous offenser?

Miss Kitty.

Comment, Mademoiselle, et la course que vous avez faite hier, et votre refus de me dire où vous avez été? Que dirait votre mère si elle le savait! Sachez qu'aussi longtemps que vous ne m'en instruirez pas, vous resterez où vous êtes.

Scène II.

Les mêmes; Madame de Beauval ayant dans ses mains le fichu rose d'Elvina et les gants de Ferdinand.

Madame de Beauval s'asseyant.

Approchez-vous mes enfants? (à Ferdinand en lui montrant les gants) Où pensez-vous que je les aie trouvés?

Ferdinand les yeux baissés.

Hélas, maman, je n'en sais rien.

Madame de Beauval.

Vous n'êtes pas sortis du jardin hier, répondez?

Elvina d'un air coupable.

Il est vrai, chère maman, que nous sommes allés visiter la pauvre Marthe.

Madame de Beauval.

Serait-ce la curiosité qui vous a portés à vous rendre chez cette pauvre femme?

Ferdinand d'un air embarrassé.

Oh non, maman. . . . Mais les malheureux sont si reconnaissants quand on leur adresse quelques bonnes paroles!

Madame de Beauval en leur prenant les mains.

Vous n'aviez donc que cela à lui offrir?

(Les enfants gardent le silence.)

Madame de Beauval les serrant dans ses bras.

O mes chers enfants; puisqu'à votre âge vous connaissez déjà le mystère qu'exige un bienfait, voici de quoi satisfaire vos nobles coeurs. (elle leur donne à chacun une bourse pleine) Continuez à être la consolation des infortunés; Visitez-les toutes les fois que l'occasion s'en présentera et ne cessez de bénir le ciel de ce qu'il vous procure le moyen de leur offrir quelque chose de mieux que de bonnes paroles. Cependant consultez toujours votre mère, car on ne doit rien avoir de caché pour elle, et elle seule peut vous diriger dans ces sortes de bienfaits. Il est tard et le souper est servi, allons nous mettre à table et prions Dieu de donner à ceux qui n'ont pas

La rencontre désagréable.

Comédie en trois actes.

Personnages:

Monsieur Belmon riche financier.

Madame Belmon sa femme.

Hortense }
Edouard } leurs enfants.

Clara femme de chambre.

Hector valet de chambre.

Un domestique.

La rencontre désagréable.

Comédie en trois actes.

Acte première.

(Le théâtre représente un salon. Monsieur Belmon assis sur un canapé lit son courrier. Madame Belmon brode au métier; Edouard la regarde. Hortense range des notes de musique sur le piano.)

Monsieur Belmon.

Je t'annonce, ma chère, que nos affaires vont à ravir! Jamais encore spéculations ne furent plus heureuses que les miennes!

Madame Belmon.

Mais oublies-tu la perte considérable que tu as faite dernièrement dans une faillite.

Monsieur Belmon.

J'en conviens, mais qu'est-ce qu'une perte de 50,000 francs pour uu homme tel que moi!

Madame Belmon.

Et ce chargement de vins, qui vient de faire naufrage, appelleras-tu cela une bagatelle?

Monsieur Belmon.

Eh bien oui, il a fait naufrage. Ce sont de ces revers qui arrivent tous les jours. . . . Penserais-tu par hasard que de semblables échecs puissent ébranler ma réputation! Que ne peux-tu lire toutes les lettres où l'on célèbre ma prudence, mon entente des affaires, mon discernement, mon excellent jugement et mon esprit! Tu envierais bien certainement mon bonheur! Mais j'oublie de te parler d'une chose très intéressante. Tu sais que depuis longtemps j'ai chargé mon correspondant de m'expédier de Paris une des meilleures femmes de chambre, et un domestique expérimenté. Voici entre autres ce qu'il me répond: (il lit) „Les deux sujets „que vous m'avez demandés, sont en route depuis „plusieurs jours et arriveront probablement presque „en même temps que cette lettre. Tous deux sont „munis des meilleurs attestats et sont fameux dans „leur genre, cependant pour se résoudre à quitter la „capitale, Monsieur Hector et Mademoiselle Clara „ont manifesté des prétentions un peu élevées; Mais „pour un homme de votre richesse et du rang que „vous tenez, je n'ai pu vous servir qu'en cette qualité etc. etc.“ (à sa femme) Que pensez-tu de cela, ma chère?

Madame Belmon.

J'avoue que j'aurais préféré à ces gens fameux, des gens simples et honnêtes.

Monsieur Belmon.

Et moi je tiens à des gens fameux, car pour des honnêtes gens, ils ne savent pas, dans cette classe, faire valoir la maison où ils sont engagés.

Hortense.

Que je serai contente, maman, lorsque vous aurez une femme de chambre! Je la prierai de coiffer ma poupée et de l'habiller à la mode.

Monsieur Belmon.

Non seulement! elle s'occupera de toi, mais j'espère qu'elle substituera aux bonnets de ta mère quelque coiffure plus moderne.

Edouard.

Et moi papa ne fera-t-elle rien pour moi?

Monsieur Belmon.

Ce sera mon valet de chambre qui t'enseignera à t'habiller selon ton rang et ta fortune.

Edouard.

Papa, comment s'appellent ces gens que vous attendez?

Monsieur Belmon.

Je crois qu'à la fin de la lettre il y a les noms d'Hector et de Clara. Mais je réfléchis que d'après ce que me mande mon correspondant, ils doivent déjà être fort près d'ici peut-être arriveront-ils ce soir. Je vais aller, en me promenant, à leur rencontre, car je suis très impatient de les voir. (il embrasse ses enfants) Au revoir.

A c t e s e c o n d .

Scène I.

(Le théâtre représente une chambre d'auberge, de petites tables recouvertes de nappes sont placées autour de la salle. L'une est occupée par Clara et Hector. Ils sont en habits de voyage très élégants. Monsieur Belmon entre ; Hector et Clara le regardent avec leurs lorgnettes et rient entre eux.)

Monsieur Belmon à part.

Je crois que ce sont mes voyageurs. Il faut convenir qu'ils ont bien bonne façon.

Clara faisant sonner son verre avec un couteau.

Eh bien, il n'y a personne ici ! quelle pitoyable Hôtellerie ! (un domestique arrive) Donnez une seconde bouteille de Médoc ? (à Hector) Vous êtes-vous informé si quelqu'un connaît l'original chez lequel nous entrons ?

Hector en arrangeant son col.

J'ai simplement appris qu'il demeurerait près d'ici, mais personne n'a pu me dire de quelle couleur il est.

Monsieur Belmon à part d'un air mécontent.

Serait-ce par hasard de moi qu'ils parlent ?

Clara à Hector en montrant du geste Mr. Belmon.

Mais pourquoi ne vous en informeriez-vous pas à cette figure provinciale qui a bien l'air de son pays ?

Hector la tête levée à Monsieur Belmon.

Vous êtes sans doute de cette province, Monsieur ?

Monsieur Belmon.

Oui Monsieur, je suis d'ici, que souhaitez-vous ?

Hector.

Peut-être connaissez-vous, un Monsieur Bel . . .
Bel . . . Eh bien j'ai oublié son nom. Au reste,
d'après ce qu'on nous en a dit à Paris, cela doit
être un des hommes les plus ridicules du monde!...

Monsieur Belmon d'un air chagrin.

Je connais en effet un Monsieur Belmon, immen-
sément riche et qui jouit de la plus haute considé-
ration dans ce pays.

Clara d'un ton moqueur.

Oh alors ce n'est pas celui dont nous parlons!
Le personnage dont il s'agit peut paraître très riche
dans une province, mais il n'en est pas moins vrai
que c'est un ignorant achevé; d'une sottise sans exem-
ple, pétri de vanité, bouffi d'orgueil et d'un égoïs-
me insupportable.

Monsieur Belmon.

Le portrait est flatteur! (à part) est-il possible d'être traité ainsi! moi!

Hector.

Et pour achever de se couvrir de ridicu-
les, il veut avoir un valet du plus haut ton
et une femme de chambre dans le meilleur genre.
Mais vous comprenez, Monsieur, que nous ne reste-

rons dans sa maison que le temps nécessaire de lui donner une petite leçon, en faisant nos orges et en nous faisant payer largement notre voyage; après quoi nous irons le chanter à Paris!

Monsieur Belmon.

Vous n'avez donc point contracté d'engagements avec lui?

Clara ironiquement.

Eh que signifient les engagements avec de pareilles caricatures! On assure que c'est tout au plus s'il sait lire couramment! Son commis est tout.

Monsieur Belmon.

D'après le portrait que vous m'en faites, je pense aussi que vous n'y resterez pas longtemps.

Hector d'un ton délibéré.

Nous allons à tout événement nous rendre chez lui, quand ce ne serait que pour nous reposer quelques jours; car d'honneur, j'ai les os brisés de fatigue, mon teint en est tout chiffonné. (il sort de sa poche un petit miroir et se regarde) Voyager par une telle chaleur, en calèche, être sans cesse exposé à l'ardeur du soleil. Vraiment je m'admire de n'y avoir pas succombé! (il regarde à sa montre) Mais (à Clara) il faut partir, car Dieu sait si nous trouverons de sitôt la demeure de ce délicieux provincial!

(il font un demi salut et sortent)

Scène II.

Monsieur Belmon seul se promenant dans la salle.

Ces coquins-là m'ont-ils arrangé! Le sang me bout dans les veines! Je ne sais, ni ne comprends, comment je ne les ai pas rossés à coups de canne! Traiter ainsi un homme de mon importance! Un homme qui possède près d'un million! Un homme connu d'une extrémité de l'Europe à l'autre! Un homme qui ne peut faire un pas sans être admiré, arrêté, consulté. Un homme enfin qui a vu tout ce qu'il est possible de voir. J'en mourrai de douleur! (il sort)

Acte troisième.

Scène I.

(Le théâtre représente de nouveau le salon de Mde. Belmon; Elle brode au métier. Hortense regarde son frère qui fait des châteaux de cartes sur une table près de sa mère.)

Edouard.

Oh comme papa tarde à revenir! voilà près de deux heures qu'il nous a quittés! qui peut le retenir si longtemps?

Madame Belmon.

C'est sans doute le beau temps. La soirée est superbe!

Hortense.

Comme notre maison va être gaie, une fois que Clara sera ici! Sans l'avoir vue, je suis sûre qu'elle me plaira.

Edouard.

Et papa qui m'a promis qu'Hector m'enseignerait les manières du bon ton de la capitale crois-tu que je l'attende avec moins d'impatience que toi! (on entend quelqu'un)

Hortense.

Entendez-vous, chère maman, je crois qu'ils sont arrivés! (on annonce Mademoiselle Clara et Monsieur Hector)

Madame Belmon sans se déranger.

Faites-les entrer.

Scène II.

Les mêmes; Clara regardant avec sa lorgnette Madame Belmon qu'elle salue enfin, ainsi que les enfants. Hector s'arrête devant une glace pour arranger ses cheveux.

Madame Belmon.

C'est sans doute vous, Mademoiselle, qui arrivez de Paris?

Clara.

Oui, Madame. (elle regarde autour d'elle d'un air dédaigneux) et c'est ici que vous logez?

Madame Belmon.

Oui Mademoiselle et je m'y trouve très bien, (à Hector) J'ai bien du regret, Monsieur, que mon

mari soit absent, mais j'espère qu'il ne tardera pas à rentrer.

Clara prenant un siège et s'asseyant.

Il me tarde de faire la connaissance de Monsieur Belmon, car on nous en a dit un bien tout particulier.

Madame Belmon.

Mon mari, en effet, est un excellent homme, plein de délicatesse et d'honneur.

Hector.

Mais comment se fait-il, Madame, que Monsieur Belmon qui passe pour un homme du meilleur ton, puisse ainsi se confiner au fond d'une province?

Madame Belmon.

Quand on se plait en famille, on se trouve bien partout. . . . (elle écoute) Je crois entendre mon mari. . . .

Scène III.

Les mêmes. Monsieur Belmon qui entre.

Clara à part après l'avoir regardé.

Ciel c'est le même! qu'allons-nous devenir! . . .

Hector à part.

Nous sommes perdus!

Monsieur Belmon.

C'est donc chez le personnage que vous m'avez si joliment dépeint que vous vous trouvez!

Hector embarrassé.

De grâce, Monsieur, Oubliez ce que nous avons pu vous dire. . . . Nous n'avions pas l'honneur de vous connaître.

Clara.

C'est au nom de ma santé que je vous prie, Monsieur, de ne pas rappeler une scène que. . . .

Monsieur Belmon.

Et vous osez encore chercher à excuser votre impertinence à mon égard! sortez à l'instant de ma maison!

Hector.

Mais j'espère, Monsieur, qu'avant de nous renvoyer, vous voudrez bien nous rembourser les frais de notre voyage?

Monsieur Belmon leur montrant la porte.

Sortez, vous dis-je! et quant aux frais que vous réclamez, mes domestiques vous attendent pour vous les payer avec intérêt.

Hector faisant passer Clara la première.

Puisqu'il en est ainsi, Monsieur, nous avons l'honneur de vous saluer. (ils sortent.)

Scène IV.

Edouard Hortense qui écoutent toujours leur père avec étonnement. Madame Belmon, Monsieur Belmon.

Monsieur Belmon agité.

Tu es sans doute étonnée, ma chère, du ton que je viens de prendre. Mais si tu savais ce que ces

misérables ont osé me dire! J'en ai la fièvre!
d'y penser me rend malade! Je te conterai notre
entrevue et tu ne pourras la croire!

Madame Belmon.

Hélas, mon ami, sans connaître ces gens, j'ai
prévu d'avance qu'ils se trouveraient aussi déplacés
chez nous que nous l'aurions été dans leur compagnie.
Que cette petite aventure te tienne en garde contre
les conseils de la vanité et te confirme de plus en
plus que ce qui brille n'est pas toujours de l'or.

L'heureuse réforme.

Comédie en deux actes.

Personnages.

Le Baron de Brisetout, seigneur.

Emilie }
Fanny } ses nièces.
Clara }

Mathurine vieille gouvernante.

Bertrand vieux serviteur.

Un domestique.

L'heureuse réforme.

Comédie en deux actes.

A c t e p r e m i e r.

Scène I.

(Le théâtre représente un salon très richement meublé. Mathurine en capuchon noir et une canne à la main regarde d'un air inquiet si tout est en ordre, tandis que Bertrand arrange les coussins d'un fauteuil antique.)

Mathurine.

Avais-je raison de craindre hier! N'as-tu pas vu de tes propres yeux cette vilaine pie qui est venue se percher sur la fenêtre? un instant après, le courrier a apporté la nouvelle que notre maître allait arriver.

Bertrand.

Je conviens qu'il vaudrait mieux qu'il nous laissât en repos, mais puisque le sort le ramène, tâchons de nous soumettre à son humeur farouche, car pour

espérer le changer, on pourrait plutôt compter les étoiles en plein midi.

Mathurine impatientée.

Imbécille que tu es! Est-ce pour moi que j'ai lieu de craindre!

Bertrand les mains dans les poches.

Ma foi, si c'est pour moi, gardez vos frayeurs pour vous. J'ai bien assez de mes propres soucis.

Mathurine frappant le plancher de sa canne.

Tu oublies donc que ses trois nièces sont arrivées ici en son absence et qu'il déteste les enfants!

Bertrand.

Eh bien, il les détestera; que voulez-vous que j'y fasse?

Mathurine à part.

Quelle tête! Il me fera perdre l'esprit! (à Bertrand)
Ecoute! puisque je ne puis te faire partager mes craintes va au moins chez ces demoiselles. Préviens-les qu'on attend à chaque minute leur oncle et qu'elles doivent se tenir prêtes à paraître. Mais ne cause pas plus qu'il ne faut et reviens à l'instant, entends-tu?

Bertrand.

Si j'entends! me croyez-vous donc sourd? (il sort)

Scène II.

Mathurine seule.

Quel détestable sujet que ce Bertrand! Quand je l'entends parler ainsi, mes mains me démangent d'impatience de lui appliquer un soufflet! mais voici le moment où notre maître le fera taire. . . . Ce n'est pas avec lui qu'il faut raisonner! de le regarder seulement, le met en fureur. (elle écoute) Au moindre bruit je tremble de le voir entrer. (elle écoute encore) Mais voici Bertrand que vient-il m'annoncer?

Scène III.

Mathurine, Bertrand.

Mathurine.

Eh bien que t'ont dit ces demoiselles?

Bertrand.

Les deux aînées ont répondu qu'elles allaient à l'instant s'habiller, mais la plus jeune m'a dit tout net, qu'elle se trouvait très bien comme elle était et qu'elle ne craignait pas plus l'arrivée de son oncle que. . . .

Mathurine l'interrompant d'un air effrayé.

Dieu de bonté! Que va encore nous préparer cette petite entêtée! oh j'ai tout de suite vu à son air éveillé et à ses gambades, qu'elle nous attirerait spectacle sur spectacle!

(elle sort)

Scène IV.

Bertrand seul.

Oui cours, vieille sorcière! Tu avanceras beaucoup avec ton moulin à paroles! C'est bien Mademoiselle Clara qui se rendra à tes ordres! Quand ta langue devrait se fendre en parlant, elle te tiendra encore tête et elle fera bien. (il sort)

A c t e s e c o n d.

Scène I.

Emilie et Fanny en deuil se tiennent debout. Bertrand est en arrière le chapeau à la main.

Mathurine d'un air agité.

Mais où est donc votre soeur? Faudra-t-il encore que j'aille la chercher?

Emilie.

Ne vous inquiétez pas, Madame, elle viendra à l'instant.

Mathurine.

Si elle pensait faire la loi ici, elle se tromperait beaucoup.

Fanny.

Croyez, Madame, qu'elle ne songe pas à vous désobéir! (on ouvre les battans de la porte du fond.)

Mathurine consternée.

Ciel! il est arrivé! (elle écoute) Je tremble de tous

mes membres! (à Emilie et à Fanny) Eh! votre soeur qui n'est pas ici!

Scène II.

Les mêmes. Le Baron de Brisetout en habit de voyage, entre d'un air furieux et s'assied dans son fauteuil.

Et toujours du désordre! rien à sa place! (à Mathurine) Quelles sont ces figures lugubres qui se tiennent là? Que veulent-elles? Depuis quand sont-elles ici? Qui les a amenées? Comment osent-elles paraître devant moi? D'où vient que vous ne m'avez pas donné avis? Oubliez-vous que je suis seul maître dans ce château! (à Bertrand) Qu'on m'apporte les lettres qui sont arrivées en mon absence et qu'aucun de vous n'essaie d'ouvrir la bouche.

Mathurine à voix basse.

N'avais-je pas raison d'exiger que votre soeur fut ici! Comment vous présenterai-je sans elle?

Le Baron d'un ton colère.

Qu'avez-vous à chuchoter, Madame? Ne vous ai-je pas défendu de parler?

Mathurine.

Mais, Monseigneur, il faut cependant bien que je vous présente vos nièces que voici. (en montrant Emilie et Fanny) Ne savez-vous donc pas que votre défunt frère les a laissées sans fortune?

Le Baron à Emilie.

Comment vous appelez-vous? Qu'est devenue votre mère? Quel âge avez-vous?

Emilie s'appuyant sur le bras de Mathurine.

Je me nomme Emilie; ma mère est aux eaux de Barège; j'ai 13 ans.

Le Baron à Fanny.

Attendez-vous bientôt votre mère? combien êtes-vous d'enfants? et quel âge avez-vous? Allons, répondez donc? que signifie cet air de frayeur?

Fanny d'une voix tremblante.

Nous attendons maman à chaque instant. Nous sommes trois enfants et j'ai onze ans.

Le Baron à Mathurine.

Pourquoi permettez-vous à mes nièces d'être en noir? ne savez-vous pas que j'abhorre cette couleur? Allez à l'instant ordonner qu'on leur change de robe.

Mathurine.

Allons, Mesdemoiselles, saluez votre oncle et suivez-moi.

Le Baron les renvoie du geste.

C'est bon, c'est bon, laissez-moi en repos.

Scène III.

Le Baron Brisetout, Bertrand.

Le Baron.

Eh bien mes lettres que je t'ai demandées, quand me les donneras-tu? (Bertrand les lui présente)

Scène IV.

Tandis que le Baron lit ses lettres, Clara en robe blanche, entre en sautant à la corde par la porte qui est vis-à-vis du Baron. A la vue de son oncle, elle jette un cri de joie et court dans ses bras.

Oh mon petit oncle, j'ai donc le bonheur de vous voir! Combien je vous ai attendu! Jamais vous ne saurez à quel point je vous aime!

Le Baron la repoussant d'un air sévère.

Qui êtes-vous pour oser en agir avec cette liberté?

Clara.

Je suis votre nièce Clara Mais, mon petit oncle, vous paraissez très fatigué. . . . Voulez-vous que je vous apporte vos pantoufles? Je serai si heureuse d'être votre petite servante. . . . Laissez-moi d'abord vous débarrasser de ce gros mouchoir autour du cou, il vous étouffe. (elle en défait le noeud et le lui ôte) Convenez que vous êtes bien plus à l'aise? (elle l'embrasse) maintenant (à Bertrand) aidez-moi à lui enlever ce vilain surtout de voyage qui fait peur à voir.

Le Baron furieux se levant.

Perdez-vous la tête, Mademoiselle! (à Bertrand) emmène à l'instant cette petite étourdie!

Clara se précipite dans les bras de son oncle.

Pourquoi vous fâcher ainsi, mon petit oncle! Vous êtes affreux en colère! Allons, calmez-vous bien vite et je vous promets d'être sage.

Le Baron la repoussant avec dureté.

Je vous ordonne de vous retirer, et je vous défends de reparaitre ici!

Clara ramasse sa corde.

Je vais vous obéir, mon petit oncle, mais ce n'est pas pour me rendre auprès de Madame Mathurine; c'est une vieille un peu trop insupportable.

Bertrand.

Oh pour cela c'est bien vrai!

Le Baron regardant Bertrand.

Eh qui est-ce qui te demande ton avis?

Bertrand embarrassé.

Personne, Monseigneur, mais il est de ces choses que la conscience ne peut retenir!

Le Baron.

Emmène cette enfant, te dis-je, et que personne n'ose venir me troubler.

(Clara fait une révérence à son oncle et précède Bertrand en sautant à la corde.)

Scène V.

Le Baron seul se promenant d'un air rêveur.

Je ne puis revenir du trouble qu'ont excité en moi les empressements de cette petite! Je me sens tout autre mon humeur a disparu et je n'éprouve plus que l'ennui d'en être séparé. Cepen-

dant si je lui laissais voir qu'elle m'est nécessaire, que n'imaginerait-elle pas pour me gouverner! Que de grâces dans ses manières! Quel son de voix charmant! quelle aimable franchise! (il s'assied) Mais voici une lettre que je n'ai point lue? (il l'ouvre et lit) Dieu! c'est de ma soeur, de la mère de ma Clara!

Mon cher frère!

„ Quoique depuis deux ans des intérêts de famille
„ nous séparent, j'ose espérer que la cruelle perte
„ que j'ai faite, jointe à l'anéantissement complet de
„ ma fortune, me rendra, si ce n'est votre affection,
„ du moins un peu de cette compassion que vous
„ avez toujours montrée pour les malheureux. Hé-
„ las! Ce n'est que pour mes pauvres enfants que
„ je la sollicite.“

(il repose la lettre et semble réfléchir)

Que doit penser ma soeur! Il y a plus de deux mois que cette lettre est écrite. Je vais charger Mathurine de négocier cette affaire. Mais je crois que c'est elle que j'entends.

Scène VI.

Le Baron, Mathurine.

Mathurine.

Je viens vous prévenir, Monseigneur, que Madame votre soeur vient de faire chercher ses enfants. J'ai voulu les amener toutes trois pour qu'elles prissent congé de votre seigneurie, mais la

cadette qui est un vrai démon, prétend que vous l'avez très mal reçue et débite au sujet de votre seigneurie mille impertinences que je n'ose répéter.

Le Baron.

Allez la chercher à l'instant.

Mathurine satisfaite.

Je vais vous l'amener, Monseigneur, et j'espère que vous lui enseignerez à vivre.

Scène VII.

Le Baron seul se promenant.

Que vais-je dire à ce petit lutin? Dois-je me montrer sévère, ou n'écouterai-je que mon coeur! Cette enfant a tellement changé mes idées que depuis une heure tout me plaît, tout m'enchanté! (il regarde autour de lui) Que ne puis-je céder au penchant qui m'entraîne! mais c'est je crois Mathurine que j'entends.

Scène VIII.

Le Baron, Mathurine.

Mathurine.

Monseigneur, ne m'en voulez pas de ce que je reviens seule. Mais cette petite entêtée ne veut paraître qu'à condition que vous signerez les trois

articles que vous trouverez ci-joints (elle lui remet un papier.) (Le Baron lit et part d'un éclat de rire.)

Mathurine effrayée.

(à part) Dieu! il perd la tête! Monseigneur vous sentiriez-vous indisposé?

(Le Baron rit plus fort.)

Mathurine.

C'en est fait de lui! Qu'allons-nous devenir!
(elle sort.)

Scène IX.

Le Baron seul relit le billet à haute voix.

Article 1er. Que vous ne vous mettez plus en colère. Article 2e. Que vous serez toujours aimable. Article 3e. Que vous vous laisserez, entièrement gouverner par moi. (il s'assied et écrit.) C'est de grand coeur que je signe ce code; je m'y sou mets de toute mon ame.

Scène X.

Le Baron, Mathurine, Emilie, Fanny,
Clara, Bertrand.

Mathurine tenant un flacon.

Monseigneur, respirez un peu de ce sel?

Le Baron la repoussant.

Allez au diable tous tant que vous êtes! qui vous a demandés ici?

Clara lui sautant au cou.

Ah mon petit oncle, vous n'avez pas signé mes conditions?

Le Baron.

Au contraire, mon enfant. Les voici. (il lui remet son papier en l'embrassant)

Mathurine à part.

C'est fait de lui, il est fou!

Le Baron.

Maintenant, Madame Mathurine, remmenez mes deux nièces, vous direz à ma soeur que je garde Clara et que demain je pourvoirai au sort de vous toutes.

Clara à Mathurine surprise.

Vous êtes étonnée, Madame, de tout ce que vous voyez, mais rappelez-vous que dans ce monde, on a quelquefois besoin d'un plus petit que soi.



De l'imprimerie des héritiers de LINDFORS,
à Réval.
